

L'histoire du garçon qui voulait qu'on l'embrasse, France,
1994, 100 minutes

Denis Desjardins

Numéro 174, septembre–octobre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desjardins, D. (1994). Compte rendu de [*L'histoire du garçon qui voulait qu'on l'embrasse*, France, 1994, 100 minutes]. *Séquences*, (174), 41–42.

que l'on sent assurément — Le Clainche retourne au court de tennis où il vit Odile pour la première fois. On entend distinctement la balle en jeu et pourtant, le court est désespérément vide. Il reste à Le Clainche ce souvenir sonore d'Odile. Curieux de songer à Odile en termes sonores, non?

Le Sourire est de ces films qui déconcertent et dont on ne peut simplement dire qu'ils sont bons ou mauvais. Si **Le Sourire** ne suscite pas nécessairement l'enthousiasme débridé, il reste dans la tête et, plutôt que de s'effacer lentement, perdure jusqu'à devenir presque obsédant. Il s'agit là d'un film dont on pensait qu'il serait léger et réjouissant; on en sort triste et troublé.

Il faut aussi mentionner les dialogues poétiques et fins, et le jeu remarquable des acteurs (particulièrement de Jean-Pierre Marielle qui est d'une délicatesse touchante et de Richard Bohringer qui, pour une fois et à mon grand soulagement, n'en fait pas trop). De la mise en scène, il n'y a rien à redire et elle nous donne à penser que, de plus en plus, Miller privilégie le fond à la forme.

Dernière note, à la fois sympathique et révélatrice: Miller apparaît brièvement dans son film, dans cette séquence du début qui nous montre l'effet qu'Odile a sur les hommes. Comme les autres, il se retourne sur son passage nous signifiant peut-être que lui aussi en est à un point critique de sa vie — et de sa carrière? — et qu'il s'interroge sur les options qui s'offrent à lui. Comédie douce-amère, **Le Sourire** en est au moins à l'âge mûr des films teintés de regret. Ou qui semblent tels?

Sylvie Gendron

LE SOURIRE — Réal. et Scén.: Claude Miller — Phot.: Guillaume Schiffman — Mont.: Anne-Laure Lafarge — Mus.: Pierre Boscheron, Vincent Glenn et Antoine Ouvrier — Son: Paul Lainé et Gérard Lamps — Dir. art.: Jean-Pierre Kohut-Svelko — Cost.: Jacqueline Bouchard — Int.: Jean-Pierre Marielle (Pierre-François), Emmanuelle Seigner (Odile), Richard Bohringer (Jean-Jean), Chantal Banlier (Loulou), Nathalie Cardone (Brigitte), Bernard Verley (Ma Tante), Nadia Barentin (Gaby), Christine Pascal (Chantal) — Prod.: Jean-Louis Livi et Annie Miller — France — 1994 — 90 minutes — Dist.: C/FP

L'histoire du garçon qui voulait qu'on l'embrasse

En découvrant par l'œil de Raoul, dès les premières images, les amoureux qui s'embrassent, en voyant le jeune homme de vingt ans s'installer à la terrasse d'un café ou déambuler dans les rues de Paris, le spectateur craindra l'une de ces chroniques *marivaldiennes* dont certains Français (suivez mon regard) ont le secret. À moins qu'il ne compte se repaître de dialogues généreux en mots d'esprit et de réflexions plus ou moins inspirées.

Mais non: **L'histoire du garçon qui voulait qu'on l'embrasse** est un film bien peu bavard. Et Raoul, un personnage pour le moins discret. Son désir reste longtemps inexprimé, et sans l'entrée en scène de Virginie, une amie d'enfance, on pourrait croire qu'il ne dira mot avant un bon

moment. En tout cas, ce n'est pas avec elle qu'il pourra concrétiser son innocent phantasme. Même si la jeune femme n'a rien d'une sainte-nitouche.

pas à Raoul. Il cherche, et quand il trouve, la déception n'est pas loin. Alors il recommence à zéro. Sa journée de travail (il fait des photocopies au CNRS) et sa période d'observations terminées, Raoul regagne sa chambre de bonne et collige dans un cahier ses plus anodins faits et gestes (le metteur en scène fait sensiblement la même chose). En parallèle, il rédige un mémoire de maîtrise intitulé «Le Blanc dans la peinture». Le blanc, c'est la négation de l'effet facile. Toutes les couleurs se fondent pour donner la plus discrète des teintes, c'est-à-dire l'absence de teinte. Serait-ce que **L'histoire du garçon** est une œuvre fade? Non, pas plus que banale. Mais le film de Philippe Harel revendique la banalité. Pourquoi s'en plaindre? À une époque qui assigne de plus

«Don Juan» ne lui donne pas plus d'assurance. Il s'amourache pourtant de Mathilde, une beauté rencontrée lors d'une «boum». Les fréquentations seront brèves: la belle éconduit bientôt son maladroit soupirant. Enfin, Raoul réussit à séduire Isabelle, une vague connaissance qu'il tentait de rejoindre depuis des mois. Cette expérience concrète ne lui apporte pourtant pas de réelle satisfaction. De sorte que cette histoire sans histoire se termine comme elle a commencé: Raoul observe deux amoureux s'embrasser au coin d'une rue. Mais cette fois, il s'agit d'Isabelle...et le point de vue n'est plus le même. Le point de vue, c'est maintenant le nôtre, car désormais nous observons non seulement ce qu'il voit, mais lui-même en arrière-plan.



Julien Collet et Sébastien Tavel

«L'histoire du garçon qui cherche en vain à s'accomplir» aurait aussi été un bon titre pour ce film. La réussite ne convient

en plus les créateurs à choisir entre deux options: singularité ou efficacité (la seconde dominant largement), Harel ne choisit pas vraiment. Il opte pour la chronologie classique de faits parfaitement ordinaires et refuse les artifices. Le cinéaste remet nos montres à l'heure, car il nous dit que l'essentiel se trouve aussi dans l'anodin. Le petit déjeuner du matin en écoutant les infos à la radio; les trajets répétés en métro; la recherche d'une villa où l'on est invité, dans une banlieue inconnue; une visite sans surprise à papa et maman en province... Autant de non-événements qui sont inévitablement liés à des événements plus décisifs. Toutefois le film ne traîne pas en longueurs, défaut que certains ont parfois reproché à Rivette, Eustache ou Akerman, cinéastes férus d'hyper-réalisme. Il prend seulement le temps de bien décrire, par petites touches, et à l'occasion avec humour le monde extérieur et intérieur de Raoul. Afin de nous faire comprendre et peut-être de nous rendre plus sympathiques ses aspirations, ses hésitations, ses errances.

Familiers d'intrigues plus complexes, des spectateurs seront exaspérés par la minceur du sujet. Ou par le jeu minimal de Julien Collet dans le rôle-titre. Mais celui qui cherche dans le cinéma autre chose que des histoires bien ficelées par des artifices de scénario, celui qui ne compte pas à coup sûr être emporté par un crescendo vers un dénouement surprenant précédé de quelques coups de théâtre, celui, enfin, qui se plaît à gratter la surface d'un genre qu'on appelle parfois avec une certaine ironie «tranche de vie», celui-là appréciera dans **L'histoire du garçon qui voulait qu'on l'embrasse** un style à la fois élégant et simple, une exemplaire sobriété, le regard tendre, respectueux et attentif d'un réalisateur qui dit plus qu'on voudrait le croire, et qui le dit bien.

Ce n'est pas rien!

Denis Desjardins

L'HISTOIRE DU GARÇON QUI VOULAIT QU'ON L'EMBRASSE – Réal. et Scén.: Philippe Harel – Phot.: Olivier Raffet – Mont.: Bénédicte Teiger – Mus.: Philippe Eidel – Son: Laurent Poirier – Dir. art.: Laurent Allaire – Cost.: Marie-Christine Lespannier – Int.: Julien Collet (Raoul), Hélène Medigue (Isabelle), Marion Cotillard (Mathilde), Marie Pailhes (Virginie), Marie-Christine Laurent (Cathy), Sébastien Tavel (Jean-Denis) – Prod.: Philippe Martin – France – 1994 – 100 minutes – Dist.: France Film

Forrest Gump

L'événement de l'été n'aura pas été un gros film d'action mais une comédie poétique dont le scénario, ironiquement, fut rejeté par plusieurs studios, avant de trouver acheteur chez Paramount. On ne trouvait pas le projet assez commercial. Son succès subséquent nous prouve pourtant qu'il ne faut jamais sous-estimer le public. Étrangement, l'originalité indéniable de **Forrest Gump** n'a pas réussi à séduire les critiques nord-américains (surtout montréalais) partis en guerre contre le cinéma hollywoodien. Le nouveau film de Zemeckis n'a pas fait l'unanimité. On a même commis la formidable erreur de le considérer de droite (certains ont parlé de

Forrest Gump fonctionne sans doute un peu trop à la façon d'une bande dessinée: tracé à grands traits, lisse et très typé, superficiel à la limite. Mais c'est qu'il nous propose un télescopage humoristique de l'histoire américaine récente. Il possède alors forcément les défauts de ses qualités. Il s'avère aussi beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît au premier coup d'œil. À commencer par le personnage de Gump.

Un peu à la façon de Mr. Chance, qu'interprète Peter Sellers dans **Being There** (1979), Forrest Gump louvoie à travers le récit du film, tel Candide chez Voltaire, en demeurant pur et naïf, malgré le nombre incroyable de catastrophes naturelles, scandales nationaux et drames personnels auxquels on le mêle. Zemeckis en fait son

Gary Sinise et Tom Hanks



fascisme), preuve évidente qu'on ne sait plus reconnaître l'humour satirique et les allégories gauchistes même lorsque ceux-ci nous sont livrés sans façon. Quand, dans un film, on nous montre que seul un simple d'esprit peut être à l'aise dans l'armée, où il est de plus considéré comme un génie, il me semble qu'il ne faut pas des diplômes pour se rendre compte que l'auteur se veut ironique. Mais y a-t-il plus bête qu'un critique qui ne veut pas comprendre?

Charlie (des bouquins pour enfants *Où est Charlie?*), petit personnage coloré et immuable, perdu dans une fresque qu'il ne peut ni comprendre, ni même embrasser dans son entier. C'est là le domaine et la fonction du lecteur — ici, du spectateur —, qui doit le repérer pour gagner la partie. Un jeu qui devient vite fascinant, dans la version de Zemeckis, puisqu'il fait apparaître son acteur principal dans des films d'archives réels, ou de fiction (quel choc